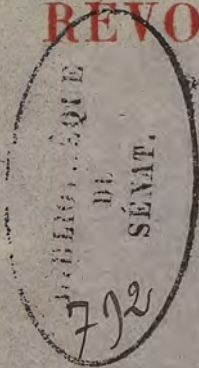


THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ
FRATERNITÉ

L'EMPRISONNEMENT

DE

FIGARO.

COMÉDIE EN PROSE
ET EN UN ACTE.

PAR UN AUTEUR, DE BORDEAUX.

Que de nos FIGARO le goût est différent !
L'un attaque le Sexe ; & l'autre le défend.



1785.

PERSONNAGES.

FIGARO.

MADAME FIGARO.

LE COMTE ALMAVIVA.

FANCHETTE.

DESGASONS, Amoureux de Fanchette.

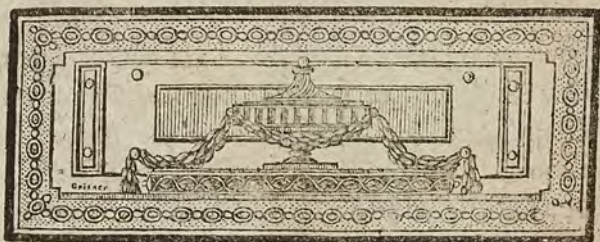
DOM JOUAN DE GONFLANE, 1^{er}. Alcade.

COLAUDOITS, Greffier.

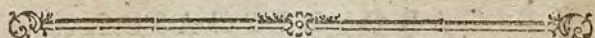
SERPINA, Bouquetière.

PLUSIEURS ALGUASILS ET TÉMOINS.

*La Scène est dans la rue Médina
à SÉVILLE.*



L'EMPRISONNEMENT
DE
FIGARO.



SCÈNE PREMIÈRE.

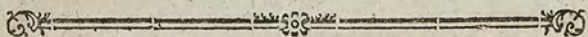
FIGARO, *seul.*

EH bien ! Figaro , n'es-tu pas satisfait d'avoir épousé un minois intéressant ; une femme agréable , charmante , qui va t'attirer des considérations & des cadeaux jusques par-dessus la tête : d'avoir retiré chez toi la fille de ton défunt cousin Antonio , pour y voir établir une école de

A ij

4 L'EMPRISONNEMENT

galanterie ; & d'être continuellement gardé par quelque vigilante sentinelle , telle que ce chien de Perruquier , ce maudit Français , dont tu as étourdiment fait placer la boutique devant la tienne ? Feignons d'avoir besoin de lui parler ; & , sous prétexte de lui procurer une nouvelle pratique , tâchons de le fonder au sujet des rondes qu'il ne cesse de faire devant ma porte. Holà , Desgasons , Desgasons.



SCÈNE II.

FIGARO , DESGASONS.

DESGASONS.

BON JOUR , l'ami Figaro ; souffre que je t'embrasse , & que je te remercie de toutes les connoissances que je dois à ta recommandation.

FIGARO.

Si tu n'avois que celles que mes soins t'ont procurées , nous serions peut-être meilleurs amis ; mais.....

DESGASONS.

Que veut dire ce ton , ce mais ? Explique-toi.

FIGARO.

Eh bien ! ce ton , ce mais annoncent que nous pourrions nous brouiller.

DESGASONS.

Moi , rompre avec mon Cher , mon ami Figaro ! O Ciel ! si j'en étois capable , je me croirois indigne de l'amitié qu'il m'a toujours témoignée.

FIGARO.

Cela pourroit très-fort arriver , si tu ne discontinues pas tes chançons & tes promenades nocturnes.

DESGASONS.

(bas)

(haut)

Aie , aie : la mèche est découverte. Seroit-il possible qu'après être harrassé , dans le cours des journées , par les plus vives chaleurs & par un travail continuel , tu me blâmes de profiter de la fraîcheur des nuits , & des charmans échos qui nous entourent ?

FIGARO.

Des échos : où font-ils ? Parbleu , ils avoient

A iij

6 L'EMPRISONNEMENT

échappé à mon attention : voyons. Hou , hou ,
hou , hou. Que diable ! hou , hou , hou , hou :
j'ai beau crier , aucun d'eux ne me répète.

DESGASONS.

Il n'est pas étonnant.

FIGARO.

Pourquoi donc ?

DESGASONS.

Parce qu'étouffés par le tumulte du jour , ils
ne répondent que la nuit , & dans un tête-à-tête.

FIGARO.

Où-da : pendant la nuit , & dans un tête-à-tête.
Eh bien ! naturellement curieux , je viendrai ,
dès ce soir , essayer s'ils veulent m'honorer de
leur conversation ; en attendant , je vais faire
quelques barbes : toi , cours chez le Seigneur
Olivos , rue Almagro , qui te demande.

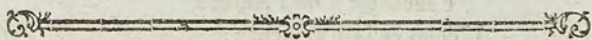
DESGASONS.

Encore une nouvelle pratique ! Que je t'ai
d'obligations !

FIGARO , qui va se cacher près de-là.

(bas)

Trêve de complimens : au revoir. Ah ! Monsieur
l'Égrillard , je ne suis pas si crédule que vous le
pensez.



SCÈNE III.

DESGASONS, *seul.*

VOILA donc mes pas découverts ; & , par conséquent , à mes trouffes le gaillard le plus lesté & le plus adroit de Séville. Quel parti prendre ? Sacrifierai-je mon amour à sa jalousie ? abandonnerai-je Fanchette , cet adorable objet , qui seule adoucit mon existence ? Non , ma chère Fanchette , non ; je ne saurois vivre sans vous aimer , sans vous le dire ; & toute la sévérité de votre surveillant cousin , & la reconnoissance que je lui dois , ne sauroient m'éloigner de ces lieux , où vous daignez m'accorder quelques douces entrevues , & où l'espoir d'avoir encore cet avantage va me faire entonner un air de ma façon.

Réveillez-vous , Fanchette ;
Et venez , un moment ,
Adoucir le tourment
De l'amour qui vous guette.

A iy

8 L'EMPRISONNEMENT

Fanchette a de l'Aurore
L'éclat & la fraîcheur ;
Sans en avoir l'ardeur ,
Puisqu'elle dort encore.



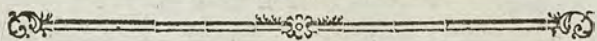
Dévoré par ma flamme,
Morphée & ses pavots
Ne peuvent au repos
Déterminer mon ame.



Tout un jour à l'attendre,
Dès-lors que je la voi ,
N'est qu'un instant pour moi :
Mais, chut ; je crois l'entendre.

Où, c'est elle ; je la vois : tous mes sens sont
saisis. Mon ame s'envole, s'élance vers la sienne :
Fanchette, Fanchette.





SCÈNE IV.

DESGASONS ; FANCHETTE , à la fenêtre.

FANCHETTE.

CONVENEZ donc que je suis folle.

DESGASONS.

Tout au plus , que vous rendez les autres fous.

FANCHETTE.

De vous écouter encore , après le train que me fit , hier , mon cousin Figaro.

DESGASONS.

A quelle occasion , ma chère Fanchette ?

FANCHETTE.

A la vôtre ; en jurant que , si jamais je vous parlois , mes repentirs feroient éternels.

DESGASONS.

Et moi , je proteste aussi , que la fin de mon existence suivroit , de près , l'exécution de ses volontés.

10 L'EMPRISONNEMENT

FANCHETTE.

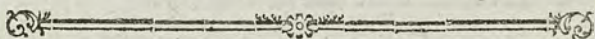
Cependant mon devoir devoit l'emporter sur l'inclination que j'ai pour vous.

DESGASONS.

Eussiez-vous cette cruauté, le mien fera de vous adorer sans cesse.

FANCHETTE.

O Ciel ! voici mon cousin.



SCÈNE V.

FIGARO, DESGASONS.

DESGASONS, *allant au-devant de Figaro.*

PARBLEU, je suis bien aise d'avoir pu te rejoindre.

FIGARO.

(*bas*)

Et moi., de même : la ruse est admirable.

DESGASONS.

Ma mémoire ayant perdu l'adresse que tu m'avois donnée....

DE FIGARO. II

FIGARO.

Ainsi que le souvenir de mes menaces au sujet des rondes que tu ne cesses de réitérer ici.

DESGASONS.

Il est vrai que j'allois, que je venois, que je regardois, de tous côtés, si je te voyois, en frappant cette maudite tête, qui ne peut rien garder.

FIGARO.

Qu'un amour qui m'offense.

DESGASONS.

Ta mine refrognée devoit bien me choquer davantage, si je ne faisois attention que, lorsqu'on se lève grand matin, on a toujours la vue & la main plus foibles qu'à l'ordinaire.

FIGARO.

Que veux-tu dire par-là?

DESGASONS.

Que, si tu n'avois pas donné quelqu'estafilade, quelque coup de rasoir à gauche, tu n'aurois pas été si vite de retour.

FIGARO.

Il est vrai que je ne croyois pas l'être aussi tôt.
(*bas*) Peut-on être plus effronté?

12 L'EMPRISONNEMENT

DESGASONS.

(*bas*)

(*haut*)

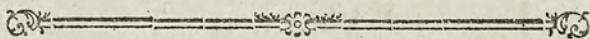
Son ton commence à m'impatiser. Puisque ce n'est pas cela, tu as donc oublié quelque chose.

FIGARO.

Précisément ; une favonette de Turquie, que je suis venu chercher, ayant une barbe extraordinaire à faire aujourd'hui : m'entends-tu ?

DESGASONS.

Parbleu, tu me fais songer aussi que, comme certaines gens de cette Ville ont leur tête en désordre & difficile à démêler, je vais me précautionner de mon peigne d'Allemagne : tu me comprends aussi. Adieu, l'ami Figaro.



SCÈNE VI.

FIGARO, M^{me}. SERPINA, *Bouquetière.*

FIGARO.

Au diable, chien de Français. Me voilà cependant aussi embarrassé qu'un Général qui doit

faire face à deux armées ; car je fais , de bonne part , que ma chère moitié met , de même , son temps à profit avec un homme dont l'adresse a toujours su tromper ma vigilance , & qu'on a si peu su me dépeindre , que je ne fais s'il est gros , menu , grand ou petit : mais , dussai-je négliger toutes mes pratiques , je veux , en me cachant dans un lieu où il ne me saura pas , me mettre à portée de le toiser d'une bonne manière.

M^{me}. SERPINA , *criant dans la rue.*

Des oranges , des citrons , de beaux , de jolis bouquets.

FIGARO.

Voilà une marchande qui jette sur ma maison des regards bien attentifs.

M^{me}. SERPINA.

Oranges , citrons , beaux , jolis bouquets.

FIGARO.

Vous vendez des bouquets , ma bonne amie ? est-ce le seul commerce que vous faites ?

M^{me}. SERPINA.

Que signifie le terme de *Commerce* ? & pour qui me prenez-vous , Monsieur ?

14 L'EMPRISONNEMENT

FIGARO.

Pour une femme aussi rusée que vigilante ; car je vous vois , depuis quelque temps , fureter & passer , de très-grand matin , devant cette porte.

M^{me}. SERPINA.

Je ne conçois rien à ce discours : voulez-vous de mes bouquets ?

FIGARO.

Voyons ; combien les vendez-vous ?

M^{me}. SERPINA.

Un réal pièce , à choisir.

FIGARO , *choisissant des bouquets.*

Ils paroissent en mériter le prix.

M^{me}. SERPINA.

En les chiffonnant ainsi , vous me les flétrissez , Monsieur.

FIGARO , *dans le temps qu'elle regarde si elle voit quelqu'un à ses fenêtres.*

Ne m'en avez-vous pas donné le choix ? Celui-ci me plaît ; mais il renferme quelque chose : voyons. Ha , ha ! c'est un billet.

Ma chère Suzanne , pendant l'heure de la sieste , ouvrez-moi la porte du jardin , où je compte sur vos précautions ordinaires , pour nous y trouver sans témoins.

Sans témoins : Ha , pauvre Figaro !

M^{me}. SERPINA.

Vous êtes bien curieux. Pourquoi lisez-vous cette lettre , qui ne vous regarde pas ?

FIGARO.

Aussi la remets-je à sa place. (*bas.*) Ha ! la coquine. (*haut.*) Mais à qui la portez-vous ?

M^{me}. SERPINA.

Je n'en fais rien moi-même.

FIGARO.

Allez , malheureuse , allez : la bonne idée que j'avois d'abord eue de vous ne se trouve que trop confirmée par cette belle commission.

M^{me}. SERPINA , *s'en allant.*

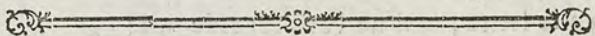
Vous pourriez vous tromper. Des oranges , des citrons , beaux bouquets , jolis bouquets.

FIGARO.

Maudit serpent ; suborneuse abominable , digne de pourrir dans le plus noir des cachots !

16 L'EMPRISONNEMENT

Elle se tourne , elle regarde ; apparemment que ma présence la gêne : laissons-lui le champ libre ; & puisque je suis instruit du lieu & de l'heure de ce beau rendez-vous , allons , en l'attendant , ruminer , à quelques pas d'ici , comment il faudra que je m'y comporte.



SCÈNE VII.

M^{me}. SERPINA , *passant & repassant
devant la porte de Figaro.*

DES oranges , des citrons , de beaux , de jolis bouquets.

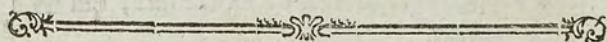
Oranges , citrons , beaux bouquets , jolis bouquets.

Est-il possible que ces Dames , qui , les autres jours , avoient les oreilles si fines , me laissent aujourd'hui si fort égossiller !

Oranges , citrons , beaux bouquets , jolis bouquets.

J'ai beau tousser , cracher , je ne vois , je n'entends rien. Quel parti prendre ? M'en retourner

ner ne seroit pas le trait d'une commissionnaire
grassement payée d'avance : attendre , roder plus
long-temps , cela pourroit me conduire à la ren-
contre de quelque nouveau fâcheux. Hurtons , &
rendons-nous , en honnête-femme , digne de la
confiance qu'on a bien voulu nous accorder.



SCÈNE VIII.

M^{me}. SERPINA , M^{me}. FIGARO.

M^{me}. FIGARO.

QUI-VA-LA ?

M^{me}. SERPINA.

Votre très-humble servante , Madame.

M^{me}. FIGARO.

Vous prenez mal votre temps ; revenez une
autre fois.

M^{me}. SERPINA.

Recevez avant ce bouquet , ainsi que cette
lettre , dont on vous demande au plutôt la
réponse.

18 *L'EMPRISONNEMENT*

M^{me}. FIGARO , *après avoir lu.*

Je suis si tremblante , que je ne saurois écrire.

M^{me}. SERPINA.

Qui vous a mise dans cet état ?

M^{me}. FIGARO.

Les soupçons injurieux de mon mari , qui doit bientôt rentrer.

M^{me}. SERPINA.

Que je vous plains ! Mais que pourrai-je dire à ce monsieur , qu'un si cruel silence va mettre au désespoir ?

M^{me}. FIGARO.

Que son souvenir m'est trop cher , pour ne pas lui répondre le plutôt qu'il me sera possible.

M^{me}. SERPINA.

Je repasserai donc demain.

M^{me}. FIGARO.

Comme il vous plaira ; mais ne vous avisez plus de frapper à la porte.

M^{me}. SERPINA.

Des oranges , des citrons , de beaux bouquets , de jolis bouquets.

Oranges , citrons , beaux bouquets , jolis bouquets.



SCÈNE IX.

M^{me}. SERPINA, DESGASONS.

DESGASONS.

HEM , la femme aux bouquets !

M^{me}. SERPINA.

Servante à monsieur Desgasons.

DESGASONS.

Je suis fort votre serviteur.

M^{me}. SERPINA.

Avez-vous vu mademoiselle Fanchette ?

DESGASONS.

Pas aussi long-temps que je l'aurois voulu. Voilà de belles fleurs , un bel œillet ; voudriez-vous le lui porter ?

M^{me}. SERPINA.

Je m'en garderai bien , après le train qu'a fait monsieur Figaro à sa chère moitié.

20 *L'EMPRISONNEMENT*

DESGASONS.

Par qui l'avez-vous su ?

M^{me}. SERPINA.

Par elle-même, qui en avoit encore les larmes aux yeux ?

DESGASONS.

Et Fanchette ?

M^{me}. SERPINA.

Je ne l'ai pas vue ; mais je pense que l'orage a été général.

DESGASONS.

Elles sont bien à plaindre, d'essuyer chaque jour des scènes qui alarment tout le quartier.

M^{me}. SERPINA.

Ha ! si j'étois à leur place, belles & jolies comme elles sont, je m'en ferois bientôt vengée. Ne prenez-vous que cet œillet ?

DESGASONS.

Vous me faites rappeler du besoin que j'ai d'un bouquet.

M^{me}. SERPINA.

En voici de roses, de renoncules, de jacinthes.

DESGASONS.

Donnez m'en dont l'odeur soit assez forte pour combattre celle de ces torrens empoisonnés qui partent, tous les soirs, de mille fenêtres.

M^{me}. SERPINA.

Ce brin de citronnelle remplit justement vos vues : est-il vrai ?

DESGASONS.

Ha, l'excellente odeur !

M^{me}. SERPINA.

Vous aimez donc à vous promener après souper ?

DESGASONS.

Je ne saurois m'en passer, ayant toujours été dans cet usage, en France, où l'on ne craint point de pareilles rosées.

M^{me}. SERPINA.

S'il en étoit de même ici, mes fleurs n'auroien pas autant de débit : vous n'en voulez plus, monsieur ?

DESGASONS.

Pas à present.

M^{me}. SERPINA.

Vous en porterai-je demain ?

22 L'EMPRISONNEMENT

DESGASONS.

Je verrai : passez toujours.

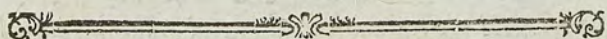
M^{me}. SERPINA.

Cela suffit, monsieur : la bonne pratique ! Des oranges , des citrons , de beaux , de jolis bouquets.

DESGASONS.

Charmant œillet, puisque vous devez occuper une place près du cœur de la belle Fanchette, que je serois heureux si vous pouviez y exciter le plus petit sentiment de reconnoissance, & lui peindre, par la vivacité de vos belles couleurs, toute celle de la passion que ses charmes ont allumée dans mon ame ! Que j'ambitionnerois votre bonheur, s'il devoit durer plus long-temps ! Mais comme, dans l'instant que vous occuperez ce gîte d'albâtre, vous devez y être dévoré par son feu divin, je préfère à votre sort, malgré mes peines & mes souffrances, l'espoir d'une plus longue jouissance.





SCÈNE X.

LE COMTE ALMAVIVA, DESGASONS.

LE COMTE.

JE vous trouve à propos ; car j'allois chez vous pour me faire relever cette boucle.

DESGASONS, *la relevant.*

Ce n'est rien, Monsieur ; la voilà racommodée : cette opération, que je vous fais souvent, fait moins l'éloge de votre Perruquier, que de votre goût pour le beau-sexe.

LE COMTE.

En effet, j'avoue que je l'adore.

DESGASONS.

Vous en donnez assez de preuves par la peine qu'il vous en coûte pour voir la belle madame Figaro.

LE COMTE.

Vous en êtes-vous apperçu ?

B-iv

24 L'EMPRISONNEMENT

DESGASONS.

Toutes les fois qu'il manque un coup de peigne à vos cheveux, que vous ne venez faire relever chez moi, que pour être plus à portée de vous glissier chez elle : n'est-il pas vrai, Monsieur ?

LE COMTE.

(à part.)

(haut.)

Ce gaillard-là me paroît dératé. Cela pourroit être : vous la connoissez sans doute.

DESGASONS.

Ainsi que signora Fanchette, sa cousine, que, s'il plaît à ma bonne étoile, j'espère voir dans moins d'une heure.

LE COMTE.

Votre franchise me plaît ; & m'engage à vous prier, du même ton, de dire à madame Figaro, que, comme certaine lettre est tombée entre des mains étrangères, je n'ose l'aller voir dans ce moment.

DESGASONS.

Vous pouvez compter sur votre serviteur.

LE COMTE.

Puisqu'il en est ainsi, je repasserai pour en

favoir des nouvelles : en attendant , voici pour vos accomodages.

DESGASONS.

(à part.)

Je rends grace à vos libéralités. Deux quadruples ! il faut que ce soit un gros seigneur.

LE COMTE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes à Séville ?

DESGASONS.

Depuis environ trois mois.

LE COMTE.

Qui vous y a conduit ?

DESGASONS.

Mon penchant pour les femmes , & l'idée que m'avoit donné de la coquetterie & de la beauté de celles de cette Ville , un ouvrage dramatique que j'avois vu représenter à Paris.

LE COMTE.

Comment étoit-il intitulé ?

DESGASONS.

Le Mariage de Figaro.

LE COMTE.

Le mariage de Figaro ! avec qui ?

26 L'EMPRISONNEMENT

DESGASONS.

Avec la Suivante de la comtesse Almaviva.

LE COMTE.

(*bas.*)

Ceci me paroît plaisant ; mais ne faisons semblant de rien. (*haut.*) Et cette Comtesse y jouoit sans doute quelque rôle.

DESGASONS.

Des plus galans. Elle y paroissoit éprise d'un amour passionné pour un de ses Pages , à qui il ne manquoit qu'une expérience plus consommée , pour faire rougir l'honnêteté ; & si peu affectée des intrigues du Comte , son époux , qu'on la voyoit disposée à les sacrifier à l'espoir qu'elle avoit de trouver en lui la même complaisance pour les siennes. Mascarades , rendez-vous , évanouissemens , regards lascifs , toutes les marques enfin du tempérament le plus immodéré & de l'ame la plus coquette , n'y étoient pas négligés pour en faire ce qu'on appelle à Paris une femme à la mode.

LE COMTE.

Est-il possible que la vertu soit insultée à ce point !

DES G A S O N S.

On diroit, à vous entendre, que vous la connoissez.

L E C O M T E.

Assez particulièrement pour en punir l'Auteur, s'il étoit à ma portée. Et les intrigues du Comte, quel en étoit l'objet ?

DES G A S O N S.

Suzanne, madame Figaro.

L E C O M T E.

Elle n'y fut, sans doute, pas plus épargnée que sa maîtresse ?

DES G A S O N S.

L'honneur de cette aimable personne n'y parut devoir son salut qu'à l'adresse de son rusé mari, qui, avec le comte Almaviva, représentoient deux vaillans capitaines, acharnés à se disputer l'honneur d'une victoire. Le premier, persuadé que sa compagne devoit, par sa foiblesse, avoir le dessous, ne cherchoit, par des démarches dérobées, qu'à l'éloigner de la rencontre de son ennemi ; tandis que la soif du sang faisoit faire à l'autre les plus grands efforts pour la culbuter, & la passer au fil de l'épée.

28 L'EMPRISONNEMENT

LE COMTE.

C'est très-bien parler guerre : sans doute que vous avez servi ?

DESGASONS.

Long-temps en Amérique, où j'ai fait la fameuse campagne de Tabago.

LE COMTE.

Cette Isle qui fut prise par les Français ?

DESGASONS.

Oui, Monsieur, grace à l'imbécillité d'un Officier sans expérience.

LE COMTE.

Fort bien. Mais revenons à votre Pièce, & nommez-moi les autres personnages qu'on y fit paroître.

DESGASONS.

Le musicien Bazile, qui, par sa complaisance intéressée, s'y montroit digne d'être employé dans les ruelles.

LE COMTE.

Ce pauvre homme ! est-il possible ! Après ?

DESGASONS.

Le docteur Bartholo avec Marceline, sa gouvernante.

LE COMTE.

Et l'Amour, qui sembloit occuper la scène, ne s'effaroucha pas à la vue de ces deux siècles ?

DESGASONS.

Au contraire, ce petit Dieu se rappelant des sacrifices que leur jeunesse n'avoit cessé de lui faire, contribua fortement à la découverte du seul fruit qu'ils en eurent ; & remit, par ce moyen, la paix dans leur ame, ne voulant plus y loger lui-même.

LE COMTE.

Tout cela ne pouvoit guère se représenter sans beaucoup d'indécence.

DESGASONS.

Je conviens qu'il y en avoit ; au point que la virginité même de cette enfant, de la petite Fanchette, y paroissoit agonisante.

LE COMTE.

Voilà ce qu'on peut appeller une école de libertinage. Et cet indigne ouvrage fut-il applaudi ?

DESGASONS.

Dans près de quatre-vingt représentations.

30 L'EMPRISONNEMENT

LE COMTE.

Il y avoit donc des beautés extraordinaires.

DESGASONS.

Point du tout ; on ne s'entretenoit même que de ses imperfections ; mais comme le théâtre épuisé n'avoit donné depuis long-temps rien de nouveau, les spectateurs le reçurent ainsi que des oies affamées , qui , après avoir goulument avalé la plus mauvaise pâture , vont bruyamment annoncer à leurs semblables le bon repas qu'elles viennent de faire.

LE COMTE.

La comparaison est assez plaisante.

DESGASONS.

Pour moi , j'avoue franchement que je n'y fus égayé que par le rôle du seigneur Bridoison.

LE COMTE.

Quel Bridoison ? le Juge d'Agoas-frescas.

DESGASONS.

Oui , Monsieur , précisément.

LE COMTE.

Le pauvre homme ! il est mort depuis deux mois.

DESGASONS.

Depuis deux mois : quelle perte pour la chicane !

LE COMTE.

Et même sa charge est encore vacante.

DESGASONS.

Les gens de ce pays-ci respectent donc bien le repos de leurs voisins.

LE COMTE.

A propos , savez-vous lire , écrire ?

DESGASONS.

Passablement.

LE COMTE.

Hé bien , comme je suis lié d'amitié avec le comte Almaviva , je vous la ferai donner , si vous la voulez.

DESGASONS.

A moi , Monsieur ?

LE COMTE.

Pourquoi non ?

DESGASONS.

Parce que je n'ai jamais connu d'autres loix que celles de la liberté,

32 *L'EMPRISONNEMENT*

LE COMTE.

Ces fortes d'emplois sont occupés par tant d'idiots , que vous n'y ferez pas déplacé.

DESGASONS.

En ce cas, je ne m'étonne plus si l'ignorance des juges & l'entêtement des plaideurs sont si souvent fêtés dans les buvettes du Palais.

LE COMTE.

Cependant votre intelligence m'intéresse ; & puisque cette charge vous déplaît , je parlerai à Dom Grapigny de Broussane , pour vous en faire donner une autre dans la Finance.

DESGASONS.

Je coëffe précisément ce Grapigny de Broussane depuis deux mois ; & quoique cet insatiable Partisan regorge de richesses , je préfère , aux remords qu'elles doivent lui coûter , l'honnête subsistance que me fournit mon petit travail. Quel homme ! quel état ! quelle vie ! Jamais les mines du Potozi ne renfermèrent un être plus malheureux , & peut-être plus digne de l'être. Son corps , toujours collé contre une table , ou courbé sur son coffre-fort , ne doit son existence qu'à nombre d'évacuations pratiquées & entretenues

tenues par des caustiques douloureux : son estomac , usé par les remèdes , ne peut se prêter à satisfaire son goût , sans être accablé par les plus cruelles indigestions ; & son ame , aussi dure que la superbe enclume de Vulcain , & qui ne s'égaye qu'à la vue des misères du temps , n'a , dit-on , jamais montré la moindre des vertus , des qualités sociales. Après un tel exemple , peut-on trouver des attrait à ce qu'on appelle fortune ? Oui , Monsieur , la santé , l'appétit & la gaîté font route la mienne. Sans emploi , sans gêne , sans souci , me déplais-je dans une ville , je cours m'établir dans une autre , où le luxe & la vanité pourvoient par-tout à mes besoins : & comme il n'est point de plaisir sans peine , d'appétit sans abstinence , de doux sommeil sans fatigue , les plus fâcheux événemens ne sauroient m'inquiéter , persuadé qu'un bonheur parfait n'est qu'une chimère que l'amour seul peut vaincre quelquefois.

LE COMTE.

(bas)

Dans la bouche d'un Perruquier un tel raisonnement m'étonne.

34 L'EMPRISONNEMENT

DESGASONS.

Mais , en parlant d'amour , je pense qu'il est temps d'aller joindre ma Fanchette.

LE COMTE.

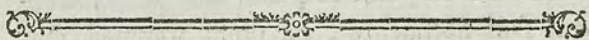
Allez , allez , & souvenez-vous de ma commission auprès de madame Figaro.

DESGASONS.

Je suis trop reconnoissant à toutes vos honnêtetés , pour y manquer.

LE COMTE.

Moi , je vais ici près , d'où je reviendrai blentôt attendre votre réponse.

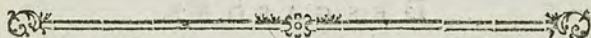


SCÈNE XI.

DESGASONS , *seul.*

FANCHETTE , Fanchette ! Je ne vois , je n'entends rien : tout est fermé , barricadé. Fanchette , Fanchette ! Voici l'heure de la sieste ; & si j'étois sûr que Figaro reposât , je frapperois doucement. Quel parti prendre ? Au bout du

compte , avec cette épée , dont ses menaces m'ont obligé de m'armer , qu'ai-je à craindre ? Hurtons ; entrons hardiment. Ha , ha , que vois-je ? Quelqu'un vient d'ouvrir la porte du jardin ; c'est assurément cette adorable enfant : courons au plus vite la joindre.



SCÈNE XII.

FIGARO , DESGASONS.

FIGARO , *tenant un bâton à la main.*

COMMENT, coquin, tu ne te contentes pas de courtiser Fanchette, tu viens encore débaucher ma femme !

DESGASONS.

Doucement, doucement, monsieur Figaro, ou je vous enfile.

FIGARO.

Tu prends donc, malheureux, ma maison pour un four banal , où l'on entre à toute heure.

36 L'EMPRISONNEMENT

DESGASONS.

Est-ce qu'on va chercher des fleurs dans un four ? c'étoit dans ton jardin que je voulois aller cueillir une rose.

FIGARO.

Tiens, en voici d'avance les épines.

DESGASONS.

Si tu me touches, tu es mort.

FIGARO.

Pourquoi n'ai-je pas aussi mon épée ?

DESGASONS.

Hé bien, si tu as du cœur, vas la chercher.

FIGARO.

Volontiers.

DESGASONS.

Et rends-toi au bout du pont du Gualdaquivir, où je vais t'attendre.

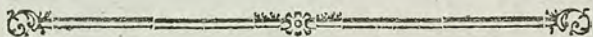
FIGARO, *s'en allant.*

C'est assez : j'y fuis dans l'instant.

DESGASONS, *seul, d'un ton rêveur.*

Hé bien, Desgasons, comment fortiras-tu de l'embarras où te jette le courage de Figaro ?

Si tu l'expédies , après les services qu'il t'a rendus , les plus cruels remords vont empoisonner le reste de tes jours : s'il te tue , il est apparent que tu ne verras plus Fanchette. Que faire ? quel parti prendre ? Parbleu ! il me vient une bonne idée pour éviter ces deux extrémités. Allons , premièrement , nous mettre l'estomac sous la protection d'une bonne main de papier : après cette prudente opération , qui mettra ta vie en sûreté , pour peu que ton génie t'aide à garantir la sienne , tu pourras satisfaire à la fois ton honneur , ton amour & ta reconnoissance.



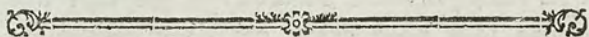
SCÈNE XIII.

FIGARO, *seul.*

CHÈRE Épée ! il n'est point ici question d'une réjouissance publique , où votre beauté ne servoit qu'à décorer les accoutremens de votre maître : il s'agit aujourd'hui de venger l'insulte que vient de recevoir son front , en mettant , à la place du brillant panache qui commençoit à y prendre racine , une couronne de lauriers ,

38 L'EMPRISONNEMENT

qu'il faut aller cueillir au champ de bataille indiqué par notre ennemi. Sans doute qu'il ne tardera pas à s'y rendre : allons-y, fans tarder, vaincre ou mourir.

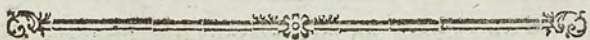


SCÈNE XIV.

M^{me}. FIGARO, *seule*.

ASSURÉE que mon mari n'est point parti par la porte de derrière, il a sans doute passé par celle-ci. Armé de son épée, où peut-il être allé? Le comte Almaviva feroit-il le sujet du vacarme qui vient de se faire? Se feroit-il hasarder d'entrer à cette heure, malgré ce que je lui avois fait dire? Mais que vois-je? c'est le Comte lui-même.





SCÈNE XV.

M^{me}. FIGARO, LE COMTE ALMAVIVA.

LE COMTE.

QUEL heureux hafard, Madame, me procure le plaisir de vous voir, après le peu d'espoir que vous m'en aviez fait donner ?

M^{me}. FIGARO.

Qu'avez-vous fait de mon mari ?

LE COMTE.

Votre question m'étonne.

M^{me}. FIGARO.

Comment, ce n'est pas avec vous qu'il vient d'avoir des paroles ?

LE COMTE.

Je vous jure que je ne l'ai vu depuis deux mois.

M^{me}. FIGARO.

Tout cela ne sauroit calmer mes inquiétudes.

40 *L'EMPRISONNEMENT*

LE COMTE.

Pourvez-vous en avoir pour un homme qui ne cesse de vous tyranniser ?

M^{me}. FIGARO.

J'avoue qu'il ne le mérite pas ; mais comme sa brutalité n'est pas généralement connue , la bienfaisance m'oblige de m'intéresser au tapage qui vient de se passer au logis.

LE COMTE.

A présent ?

M^{me}. FIGARO.

Tout-à-l'heure , pendant que nous tâchions d'y goûter quelque repos.

LE COMTE.

Et vous en ignorez la cause ?

M^{me}. FIGARO.

Autant que j'en crains la suite ; M^r. Figaro , contre son usage , n'étant sorti qu'avec son épée.

LE COMTE.

Pour le coup , vos alarmes me paroissent un peu mieux fondées : mais au reste , s'il a quelque affaire , je vous réponds qu'il s'y comportera

avec autant d'adresse & d'agilité qu'il en met à observer vos démarches.

M^{me}. FIGARO.

A propos d'observer , ne pourroit-on pas nous voir ?

LE COMTE.

Nous n'avons rien à craindre à cette heure , où tout dort , tout sommeille , excepté l'amour.

M^{me}. FIGARO.

Vous voilà donc toujours le même , avec votre amour ?

LE COMTE.

Vous êtes si charmante , que je crains de ne cesser de vous en parler , que quand je cesserai de vivre.

M^{me}. FIGARO.

Cependant vous m'aviez promis que si je retournois à Agoas-frescas , il n'en feroit plus question.

LE COMTE.

Un aussi rigoureux silence n'entroit pas dans nos conventions. D'ailleurs , ne devriez-vous pas récompenser la constance & l'honnêteté de

42 L'EMPRISONNEMENT

ma flamme par la liberté de vous en entretenir quelquefois?

M^{me}. FIGARO.

Toutes innocentes que ces sortes de conversations pourroient être, les gens du château ne manqueroient pas de s'en appercevoir, & d'en instruire madame la Comtesse.

LE COMTE.

La Comtesse ! elle est si prévenue de votre mérite, que les rapports des plus méchans esprits ne sauroient détruire la bonne idée qu'elle en a depuis long-temps.

M^{me}. FIGARO.

Hélas, Monsieur ! les femmes doivent si fort se respecter, que celles qui sont les plus vertueuses passent souvent pour ne pas l'être. Par exemple, pensez-vous que les personnes qui vous voient entrer si souvent au logis en l'absence de mon mari, ne nous soupçonnent pas d'une intelligence criminelle?

LE COMTE.

Soyez certaine qu'enveloppé dans mon manteau, je paroïs le plus secrètement possible.

M^{me}. FIGARO.

C'est précisément à cet ajustement mystérieux que la calomnie & la curiosité s'attachent le plus.

LE COMTE.

Suzanne, l'on doit être sans crainte, lorsqu'on est sans reproche.

M^{me}. FIGARO.

Oui, si les hommes étoient justes; mais sacrifiant toujours notre réputation à leur vanité, la plupart rougiroient d'avouer que leurs persécutions n'ont pu vaincre notre résistance.

LE COMTE.

Comme vous nous accommodez!

M^{me}. FIGARO.

Et notre sexe n'auroit pas à supporter la honte d'une prévention, qui n'est fondée que sur vos soupçons & vos propos avantageux.

LE COMTE.

Cette façon de penser est trop respectable, pour ne pas me résoudre, dès ce moment, à taire un sentiment qui paroît si fort vous déplaire.

44 L'EMPRISONNEMENT

M^{me}. FIGARO.

Puisque vous m'en donnez l'espoir, je me dévoue aussi pour jamais au service de madame la Comtesse, si je puis au moins obtenir un arrêt qui me mette à l'abri des persécutions de mon mari.

LE COMTE.

Dom Gonflane, notre premier Alcade, ainsi que notre Assistente, à qui j'en ai déjà parlé, m'ont paru prêts à vous l'accorder.

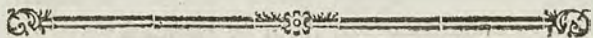
M^{me}. FIGARO.

Je vous rends mille graces. Mais voici quelqu'un : je vous quitte.

LE COMTE.

Les vertus de cette femme sont encore au-dessus de ses charmes.





SCÈNE XVI.

LE COMTE, DESGASONS.

DESGASONS.

Je vous ai peut-être fait attendre ?

LE COMTE.

Non ; car je ne viens que de laisser madame Figaro , avec laquelle je ne me suis pas ennuyé.

DESGASONS.

Ni moi non plus avec son mari, dont je viens de nous débarrasser.

LE COMTE.

Comment cela ?

DESGASONS.

Le plus adroitement du monde. Vous savez qu'en vous quittant, mon dessein étoit d'entrer chez lui pour y voir sa pupille : en effet, j'y vais, j'appelle cette charmante fille ; la porte du jardin s'ouvre, j'y vole ; mais, au lieu d'y

46 L'EMPRISONNEMENT

voir Fanchette, je me trouve brusquement assailli par ce maudit Barbier, qui ne suspend ses coups qu'à la vue de cette épée : il peste, il fulmine ; je lui propose un combat moins bruyant & plus égal : il va chercher une rapière d'une longueur effroyable : nous nous rendons sur le bord de la rivière : à la première botte, il la casse sur une de mes côtes : (*bas*) car il ne faut pas tout dire : (*haut*) je tombe ; lui, me croyant mort, gagne la place Carmona, où les Alguasils l'arrêtent : & moi, comme vous voyez, je suis revenu jouir paisiblement avec Fanchette du fruit de ma victoire.

L E C O M T E.

Voilà ce qui s'appelle un coup de maître.

D E S G A S O N S.

Et d'autant plus heureux, que mon repos & mon amour n'en ont reçu la plus petite atteinte.

L E C O M T E.

Au contraire, les plus grands éloges font dus à votre adresse & à votre valeur.

D E S G A S O N S.

(à part.)

La valeur de mon plastron.

LE COMTE.

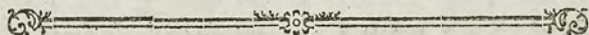
Cependant si Figaro se trouve entre les mains de la Justice , il en deviendra bientôt la victime ; car , en Espagne , lorsqu'un criminel est pris en flagrant délit , il est pendu sur le champ.

DES G A S O N S.

Comment , diable ! elle est donc bien expéditive.

LE COMTE.

En ce cas , je vais vite en prévenir Fanchette , & la consulter sur le parti qu'il faudra prendre à cet égard.



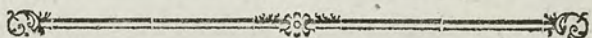
SCÈNE XVII.

LE COMTE , *seul.*

QUEL traitement que reçoive Figaro , je vois à présent que son aimable épouse ne trouvera pas plus d'obstacle à s'en séparer , qu'à satisfaire l'impatience qu'elle a de rejoindre la Comtesse , qui , de son côté , lui prépare l'accueil le plus

48 L'EMPRISONNEMENT

gracieux. Ainsi tout va du mieux ; excepté mon amour , qui , dans cette circonstance , est obligé de garder la plus cruelle retenue. Sexe enchanteur , quand vous êtes aussi respectable , les hommes ne devroient-ils pas vous adorer , & vous venger des injures que vous recevez tous les jours sur nos théâtres ?



SCÈNE XVIII.

LE COMTE , M^{me}. SERPINA ,
M^{me}. FIGARO .

M^{me}. SERPINA , *criant de toute sa force.*

MADAME Figaro ! madame Figaro !

LE COMTE .

Qu'avez-vous tant à crier ?

M^{me}. SERPINA .

Ha , quel malheur ! madame Figaro !

M^{me} FIGARO .

Qu'est-ce là ? qu'est-il donc arrivé ?

M^{me}.

M^{me}. SERPINA.

Je viens de voir votre mari , les mains liées ,
la corde au cou , & prêt à être pendu.

M^{me}. FIGARO.*(bas au Comte.)*

O ciel ! Monseigneur , que vais-je devenir ?

LE COMTE.

(bas à M^{me}. Figaro.)

Tranquillisez-vous ; ce n'est qu'un badinage.

M^{me}. FIGARO.

Que signifie donc cette alerte ?

M^{me}. SERPINA.

Ce que je vous répète encore ; que , dès ce
moment , la pendaïson du seigneur Figaro vient
d'être décidée par dom Gonflane & son respecta-
ble Assistente.

M^{me}. FIGARO.*(bas au Comte.)*

Monseigneur , ceci paroît bien précipité.

LE COMTE.

(bas à M^{me}. Figaro.)

Encore une fois , je vous réponds de tout.

D

50 *L'EMPRISONNEMENT*

M^{me}. FIGARO.

Son crime est donc bien prouvé?

M^{me}. SERPINA.

Par plusieurs personnes qui se sont trouvées ; avec moi , de l'autre côté de la rivière , pendant son combat avec le perruquier Desgafons.

M^{me}. FIGARO.

Quoi ! c'est avec Desgafons qu'il s'est battu ?

M^{me}. SERPINA.

Précisément , contre ce pauvre Français , que nous avons vu tomber roide mort d'un grand coup d'épée au travers du corps. Encore si votre mari s'étoit contenté de lui avoir arraché la vie , mais , par un double crime , il a jeté le cadavre dans le Gualdaquivir , au moment que nous le traversions pour les joindre.

M^{me}. FIGARO.

Ce que vous avez sans doute fait.

M^{me}. SERPINA.

Pas assez-tôt ; car la Garde & les courans venoient d'enlever l'un & l'autre.

M^{me}. FIGARO.

Tout ceci me paroît fort étrange. Mais , avant de venir ici , où l'avez-vous laissé ?

M^{me}. SERPINA.

Au Palais; où j'ai été témoin de son arrêt de mort, & de la toilette patibulaire qu'on lui a faite en conséquence.

M^{me}. FIGARO.

O ciel, que de monde! que de bruit!

M^{me}. SERPINA.

C'est le patient, votre mari lui-même.

M^{me}. FIGARO.

(au Comte.)

Ha! Monseigneur, je suis perdue: vous m'avez trompée.

LE COMTE.

Non, non, Madame; je vous réponds que le mort est encore en vie.





SCÈNE XIX.

Les Acteurs précédens ; DOM GONFLANE ,
COLAUDOITS , GARDES , UN HUISSIER ,
TROIS TÉMOINS , FIGARO.

L' H U I S S I E R .

PLACE , place.

D O M G O N F L A N E .

C'est précisément en face des maisons du mort
& du criminel qu'il faut que l'exécution se fasse :
allons , qu'on aille chercher une potence.

M^{me}. F I G A R O .

Est-il possible que ma crédulité m'ait retenue
ici !

D O M G O N F L A N E .

Colaudoits , faites approcher la femme du
patient , pour prendre son audition.

C O L A U D O I T S .

Avancez , Madame.

FIGARO.

Ha ! ma chère épouse , priez au moins Dieu pour le salut de mon ame , puisque vous ne faites rien pour celui de mon corps.

M^{me}. FIGARO.

Malheureux ! ne t'ai-je pas dit souvent que tu finirois par être la victime de tes brutalités ?

DOM GONFLANE.

Madame , avez-vous connoissance du crime de votre mari Figaro , Barbier juré de cette ville ?

M^{me}. FIGARO.

Aucunement , Monsieur.

DOM GONFLANE.

Colaudoits , écrivez. Silence.

L' H U I S S I E R.

Faites donc silence.

DOM GONFLANE.

Connoissiez-vous le nommé Desgafons , Per-ruquier de profession , Français d'origine ?

M^{me}. FIGARO.

Oui , Monsieur , je l'ai connu.

DOM GONFLANE.

Saviez-vous la cause de sa mort & de son combat avec votre mari ?

54 *L'EMPRISONNEMENT*

M^{me}. FIGARO.

Non, Monsieur, je n'en ai été aucunement instruite.

DOM GONFLANE.

Colaudoits, au serment.

COLAUDOITS.

Jurez, en levant la main, comme quoi dans votre déposition vous n'avez pas altéré la vérité.

M^{me}. FIGARO.

Non, je le jure.

DOM GONFLANE.

Madame, vous avez une cousine nommée Fanchette?

M^{me}. FIGARO.

Oui, Monsieur.

DOM GONFLANE.

Où est-elle?

M^{me}. FIGARO.

Chez nous, dans cette maison.

DOM GONFLANE.

Huissier, qu'on aille la chercher, ainsi que le Garçon du patient, pour venir déposer.

FIGARO.

Machère femme, vous savez que monseigneur le comte Almaviva nous honore de sa protection: de grace, envoyez-le prier de me sortir de ce mauvais pas.

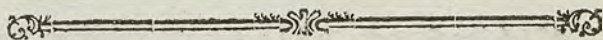
M^{me}. FIGARO.

Il le feroit peut-être, s'il te connoissoit pour un meilleur sujet: mais étant instruit des tourmens que tu m'as fait souffrir depuis notre mariage, je crains qu'il ne veuille pas s'en donner la peine.

FIGARO.

Ha, pauvre Figaro! faut-il que ta valeur te fasse pendre à la fleur de ton âge. Mais que vois-je? voici Desgafons. Quel prodige!





SCÈNE XX, & dernière.

Les Acteurs précédens ; DESGASONS,
FANCHETTE.

DOM GONFLANE.

PAR quel événement cet homme est-il ressuscité ?

COLAUDOITS.

Quel fantôme ! quel miracle !

M^{me}. SERPINA.

Quel spectre , ô ciel ! j'en frémis.

DOM GONFLANE.

Qui que tu sois , mort ou vivant , réponds à mes interrogations : Que faisois-tu chez Figaro , ton meurtrier ?

DESGASONS.

Mon meurtrier ! jamais il ne m'a fait de mal !

FIGARO.

Je respire.

DOM GONFLANE.

Comment ce n'est pas toi qu'il vient de tuer
au bord du Gualdaquivir ?

DESGASONS.

C'est si peu moi, que, comme vous voyez,
je suis encore en vie. Il est vrai que nous y avons
un peu ferraillé ; mais sans nous être, Dieu merci,
fait la moindre égratignure.

FIGARO.

(à part.)

La moindre égratignure ! Il étoit donc couvert
de la peau du Diable.

DOM GONFLANE.

Que les Témoins approchent : N'avez-vous
pas vu battre & tomber cet homme-là ?

I^{er}. TÉMOIN.

Oui, Monsieur.

I I^e.

Il est vrai.

I I I^e.

Certainement.

DOM GONFLANE.

Que répondez-vous à cela ?

58 L'EMPRISONNEMENT

DES G A S O N S.

Que ma chute , occasionnée par un faux pas ; est très-véritable ; mais que m'étant relevé sur le champ , je suis venu trouver Fanchette , qui en rendra témoignage , ainsi que ce monsieur que vous voyez ici.

D O M G O N F L A N E.

Faites approcher ces deux personnes.

C O L A U D O I T S.

C'est monseigneur le comte Almaviva.

D O M G O N F L A N E.

Quoi ! c'est vous , monsieur le Comte.

L E C O M T E.

Oui , dom Gonflane ; c'est moi , que le hasard semble avoir conduit ici pour le salut de ce misérable , qui alloit devenir la victime de votre superstition.

F I G A R O.

Monseigneur , puisque je vous dois la vie , veuillez aussi contribuer à mon repos , en défendant à ce maraud de Perruquier d'approcher de ma femme & de ma cousine.

DESGASONS.

Et moi je vous prie, Monseigneur, comme Fanchette coufent à m'épouser, de protéger notre mariage.

FIGARO.

Comment, coquin, tu veux épouser Fanchette.

LE COMTE.

Oui, je prétends qu'il l'épouse dès aujourd'hui; & j'espère que dom Gonflane y donnera son consentement.

DOM GONFLANE.

Votre volonté, Monseigneur, s'accorde trop bien avec la position de Mademoiselle, pour pouvoir m'y refuser.

FIGARO.

Et vous, ma chère épouse, vous ne vous opposez pas à cette indigne alliance?

M^{me}. FIGARO.

Moi, m'y opposer! au contraire; je suis aussi contente de leur union, que je le serois de ma séparation avec toi, si monsieur l'Alcade vouloit me l'accorder.

60 L'EMPRISONNEMENT

DOM GONFLANE.

J'y suis d'autant plus disposé, que les raisons qui vous obligent à la demander, me sont connues depuis long-temps.

FIGARO.

Puisqu'il ne me reste plus ni protecteur, ni femme, ni cousine, ôtez-moi vite ces vils ajustemens, afin que je regagne au plutôt Madrid, où ma plume saura me venger des affronts que je reçois aujourd'hui.

DOM GONFLANE.

Votre plume ! A propos, vous me faites rappeler d'une lettre que je reçus, il y a quelque temps du Ministre. N'y avez-vous pas servi le grand Inquisiteur ?

FIGARO.

Oui, Monsieur.

DOM GONFLANE.

Vous êtes donc l'auteur de ce libelle qui frondoit si fort sa conduite, ainsi que de cette comédie contre Mahomet, dans laquelle presque tous les Potentats de l'Asie se crurent joués.

FIGARO.

Oui , je me rappelle d'avoir écrit quelque chose d'approchant.

DOM GONFLANE.

Hé bien , comme devez en espérer une récompense de la Cour , vous irez , de ce pas , l'attendre au fort de la Zera.

FIGARO.

Au fort de la Zera ! dans cette infame prison , où les geoliers vous tourmentent si cruellement !

DOM GONFLANE.

S'il en étoit autrement , l'on ne vous y mettroit pas. Gardes , faites votre devoir : qu'on l'y conduise au plutôt.

FIGARO.

Quel triste fort ! pauvre Figaro !

LE COMTE.

Ce châtiment est bien digne de sa conduite.

M^{me}. FIGARO.

Ha , que j'en suis contente !

FANCHETTE.

Quelle belle dépêche !

62 *L'EMPRISONN. DE FIGARO.*

DESGASONS.

Nous en voilà, dieu-merci, débarrassés.

DOM GONFLANE.

J'espère, Monseigneur, que vous ne désapprouverez pas le traitement que vient de recevoir ce mauvais sujet.

LE COMTE.

Au contraire, ma satisfaction en est telle, que cet exemple me paroît propre à mettre un frein à l'impiété d'un essaim d'auteurs, qui ne cessent de déclamer contre les ministres de la religion, & qui feront peut-être assez pénétrés de l'Emprisonnement de Figaro, pour en fronder, avec moi, le pernicieux Mariage.

F I N.

